

JEAN BALSAMO

COMMENT ESTIMER L'ŒUVRE DE GABRIEL CHAPPUYS?
QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE LA TRADUCTION
DES *DIALOGUES PHILOSOPHIQUES* DE GIRALDI CINZIO*

La connaissance et l'appréciation des grandes œuvres de la littérature française du XVI^e siècle a bénéficié de l'éclairage porté sur l'institution littéraire dans son ensemble¹. Les études portant sur celle-ci ont fait apparaître des œuvres, des personnalités et partant, des problématiques, jusqu'ici négligées ou du moins considérées comme marginales ou anecdotiques. Cet élargissement des perspectives a eu pour conséquence moins la redécouverte de *minores*, qui n'avaient jamais été oubliés des travaux d'érudition, que leur valorisation, au risque d'un certain brouillage des hiérarchies et des urgences.

L'exemple de Gabriel Chappuys, le principal traducteur français de l'italien et de l'espagnol dans les années 1575-1610 est à cet égard assez intéressant. Depuis le XVI^e siècle, celui-ci n'a jamais été ignoré des lettrés, des érudits tourangeaux et encore moins des bibliophiles. Sa place et son rôle étaient

* Ce texte a fait l'objet d'une communication à l'occasion de la journée d'étude *Gabriel Chappuys, traducteur tourangeau* (Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 4 mars 2016), organisée par Marie-Luce Demonet.

¹ Sur cette notion, voir R. MARCHAL (éd.), *L'Ecrivain et ses institutions*, «Travaux de Littérature», XIX (2006).

précisément définis. Henri Hauvette, examinant la version de la *Fiammette* de Boccace, considérait que l'œuvre de Chappuys n'était pas celle d'un véritable traducteur, au sens littéraire et créatif du terme, mais qu'elle appartenait tout entière à l'ordre de la vulgarisation, et son auteur, «à l'histoire de la librairie» plus qu'à celle de la littérature². Chappuys ainsi ne fit guère l'objet que d'une monographie savante, dont la disposition illustre une même opposition; il s'agissait en l'occurrence de la thèse secondaire de l'italianiste Louis Berthé de Besaucèle, complétant la thèse principale consacrée à Giraldo Cinzio, l'auteur italien dont Chappuys avait tourné les œuvres³. Cette situation du reste était même relativement privilégiée, dans la mesure où les autres traducteurs de la même époque (Belleforest, Larivey, Gruget) n'étaient pas plus étudiés, et que manquait aussi bien les répertoires systématiques que les études synthétiques portant sur le genre de la traduction et son *corpus*.

Depuis les années 1980 et le changement de perspective des études littéraires, et plus encore dans les quinze dernières années, les choses ont changé, et Chappuys a fait l'objet de travaux systématiques: la bibliographie descriptive de ses œuvres, par Jean-Marc Dechaud⁴, des éditions critiques très soignées, celle des *Facétieuses Journées* par Michel Bideaux⁵ et

² H. HAUVETTE, *Les plus anciennes traductions françaises de Boccace*, «Bulletin italien», VIII, 1 (1908), pp. 1-17, cfr. p. 7.

³ L. BERTHÉ DE BESAUCÈLE, J.-B. *Giraldi. 1504-1573. Étude sur l'évolution des théories littéraires en Italie au XVI^e siècle. Suivie d'une notice sur G. Chappuys, traducteur français de Giraldo*, Paris, A. Picard, 1920.

⁴ J.-M. DECHAUD, *Bibliographie critique des ouvrages et traductions de Gabriel Chappuys*, Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 114, Genève, Droz, 2014.

⁵ G. CHAPPUYS, *Les Facétieuses Journées*, édition établie et annotée par M. BIDEAUX, Paris, H. Champion, 2003.

celle du *Secrétaire*, par Viviane Mellinghoff-Bourgerie⁶, un volume collectif⁷ et plusieurs articles de qualité⁸. J'ai moi-même apporté jadis une petite contribution à ces travaux. Paradoxalement, c'est le conteur, le poète⁹, le théoricien politique, l'historien, l'auteur en somme plus que le traducteur qui a été valorisé, alors que les deux sont indissociables et que l'auteur était en fait le plus souvent un traducteur dissimulé. Le traducteur, de son côté, a été replacé dans son contexte, dans le cadre général de la traduction de l'italien au XVI^e et au XVII^e siècle¹⁰. Paradoxalement aussi, dans la mesure où, tout en étudiant cette œuvre, les chercheurs sont conduits à porter sur elle un jugement sévère, résumé dans la notice du *Dictionnaire des lettres françaises*: le traducteur est un traducteur

⁶ G. CHAPPUYS, *Le Secrétaire (1588)*, édition critique, présentée et annotée par V. MELLINGHOFF-BOURGERIE, Textes littéraires français, 628, Genève, Droz, 2014.

⁷ *La Lettre, le secrétaire, le lettré. De Venise à la cour d'Henri III; Francesco Sansovino, Gabriel Chappuys*, «Filigrana», 6, 1-2, (2000). Le volume contient en particulier une importante contribution de P. DE CAPITANI, *Un traducteur de textes italiens à la fin de la Renaissance*, 1, pp. 89-114.

⁸ P. GENESTE, *Gabriel Chappuys traducteur de Jerónimo de Urrea*, «Bulletin hispaniste», 64 (1962), pp. 448-66; N. HESTER, *Textes volés ? L'Etat, description et gouvernement des royaumes et républiques du monde de Gabriel Chappuys*, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», LVIII (1996), pp. 651-65; R. BENEDETTINI, *Una traduzione di Garzoni nel Cinquecento: il «Theatre des divers cerveaux du monde» di Gabriel Chappuys*, in *Dynamic Translations in the European Renaissance*, actes du colloque, P. BOSSIER, H. HENDRIX, P. PROCACCIOLI (eds), Groningen, 2010, Manziana, Vecchiarelli, 2011, pp. 85-99 (avec références).

⁹ J. P. BARBIER-MUELLER, *Dictionnaire des poètes français de la seconde moitié du XVI^e siècle*, Genève, Droz, t. II, pp. 124-42.

¹⁰ J. BALSAMO, V. CASTIGLIONE MINISCHETTI, G. DOTOLI, *Les Traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, Fasano - Paris, Schena Editore - Hermann Editeurs, 2009; G. DOTOLI, V. CASTIGLIONE MINISCHETTI, P. PLACELLA SOMMELLA, V. POMPEJANO, *Les traductions de l'italien en français au XVII^e siècle*, Fasano - Paris, Schena - PUPS, 2001.

hâtif et approximatif, l'auteur est souvent un plagiaire qui n'a guère eu de succès. La seule portée reconnue à Chappuys est d'avoir été un passeur de texte, dont «le rôle dans la diffusion en France de la littérature italienne et espagnole est fondamental», un «agent de la vulgarisation de la spiritualité tridentine»¹¹.

Cette apparente contradiction entre l'abondance et insuccès, l'incompétence et l'utilité, la création et la réception, la qualité ou l'absence de qualité et le rôle effectif peut-être n'est qu'un effet de perspective. Elle demande en tout cas que l'on s'interroge sur les catégories ou du moins les moyens permettant de comprendre l'œuvre et la personnalité d'un traducteur et d'un homme de lettres au service des éditeurs de son temps.

Un traducteur-polygraphe

Le XVI^e siècle a été le grand siècle de la traduction en France, dans ses différentes formes et quels qu'en aient été les résultats. Celle-ci, en tant que mode particulier de l'imitation, apparaît comme une pratique liée à l'apprentissage des lettres comme à l'invention poétique et rhétorique, en une conception belliqueuse, celle d'une prise de possession textuelle, d'une conquête d'œuvres littéraires étrangères et non pas comme un hommage rendu à une autre langue ou une autre littérature. Le but de la traduction, dans cet esprit, était moins de faire connaître à des lecteurs prévenus par un préjugé favorable les œuvres et les dernières productions des libraires transalpins que de faire servir celles-ci au développement d'une littérature française, à la fois nourrie des thèmes que lui offraient imitations et traductions, et lentement formée par ce travail sur elle-même que

¹¹ G. GREUTE (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI^e siècle*, éd. M. SIMONIN, Paris, Fayard, 2001, pp. 253-54 (notice de Laurence Augereau).

représentait le fait même de traduire et de plier à des formes plus subtiles d'expression et à des conceptions étrangères une langue dont tous déploraient encore la rudesse.

Mais le XVI^e siècle doit surtout être considéré comme un siècle de traducteurs, au sens précis du terme, dans la mesure où il vit se développer une véritable profession, fondée sur une compétence particulière, accompagnant le développement des langues vernaculaires en même temps que l'activité éditoriale. C'est assez tardivement, vers 1550 seulement, qu'apparut la figure sociale du traducteur littéraire professionnel, qui vit ou cherche à vivre (assez modestement du reste) de sa plume, et dont la fonction et le champ d'activité se distinguent progressivement tout à la fois des autres pratiques non littéraires de traduction et des autres métiers du livre¹². Une grande partie des traductions publiées à l'époque étaient des œuvres uniques, dues à un auteur amateur qui s'exerçait aux lettres. D'autres traductions, souvent les plus soignées, étaient le complément de l'activité de secrétaires ou d'interprètes au service des Grands. Enfin, certains libraires-éditeurs faisaient mettre en chantier des séries de traductions des langues anciennes et modernes, et ils fondaient sur elles leur «politique éditoriale», en confiant à des collaborateurs la charge de traduire des livres dont ils assuraient la distribution.

Parmi ceux-ci, Gabriel Chappuys, dont l'activité hors norme dépassait en termes quantitatifs tout ce qui se faisait alors, occupe une place à part. En quarante ans de carrière, dont vingt années très actives, à Lyon et à Paris, il concentra sous son nom l'essentiel des traductions de l'italien et de l'espagnol. Mais si les procédés stylistiques qui permettaient un travail en série destiné à alimenter en nouveautés le

¹² M. SIMONIN, *Vivre de sa plume au XVI^e siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Travaux d'Humanisme et Renaissance, Genève, Droz, 1992.

marché éditorial firent de la traduction un genre particulier, soumis à des lois spécifiques, ils contribuèrent aussi, paradoxalement, à discréditer ce genre et à faire oublier la contribution de premier plan qu'il avait offerte à la culture française de son temps, par l'originalité, le caractère novateur ou l'importance littéraire et spirituelle des ouvrages traduits, mais le plus souvent traduits à la hâte. Chappuys publia en effet soixante-dix traductions, dont près de quarante de l'italien¹³, auxquelles s'ajoutaient une dizaine de compilations ou de traductions dissimulées, ainsi que quelques pièces de vers et des contributions à des ouvrages collectifs, le tout à un rythme de plus en plus soutenu, qui culmina entre 1584 et 1586, avec une dizaine de publications avérées par an, représentant plus de 8000 pages de format in-8°. Cette production est telle qu'on pourrait se demander si Chappuys ne dirigeait pas en fait un véritable atelier de traductions.

Une vue d'ensemble, permise par la bibliographie des œuvres de Chappuys due aux soins de Jean-Marc Dechaud, fait apparaître la variété et la diversité des œuvres traduites, leur caractère de nouveauté, l'attention portée par le traducteur et les libraires pour lesquels il travaillait à rendre en français les livres récents, les plus originaux et les plus importants qui venaient de paraître en Italie et en Espagne; elle confirme ainsi la connaissance que le traducteur avait, non pas de l'activité littéraire proprement dite, mais de l'activité éditoriale, à Madrid comme à Venise. Cette bibliographie révèle enfin la cohérence de cette œuvre de traducteur et de vulgarisateur. La traduction des *Ecatommitibi* de Giraldi, en 1583-1584, prend place dans une suite ininterrompue de versions de textes narratifs, ouverte dès

¹³ Recensées dans J. BALSAMO, V. CASTIGLIONE MINISCHETTI, G. DOTOLI, *Les Traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, Fasano-Paris, Schena Editore - Hermann Editeurs, 2009.

1577 par les suites de *Primaléon* et d'*Amadis*; elle trouve son pendant, la même année 1584, avec la publication des *Facétieuses Journées*. De la même manière, la version du *Courtisan* de Castiglione était complétée par celle de la *Civile conversation* de Stefano Guazzo, publiée la même année 1579, en concurrence avec celle de François de Belleforest, et c'est probablement en relation avec ces deux œuvres que doit se comprendre la traduction des *Dialogues philosophiques* de Giraldi, que l'on a pu mettre en relation également avec une autre suite d'ouvrages «de divulgation des connaissances»¹⁴. La traduction des *Sermons* de Cornelio Musso entraîna celle des *Sermons* de Francesco Panigarola, qui furent suivis de la traduction de l'*Art de prescher* du même auteur, puis des *Sermons* de Gabriele Inchino et d'autres prédicateurs tridentins. De façon plus nette encore, la spiritualité espagnole et les ouvrages de Juan de Avila, d'Alphonse de Madrid ou de Louis de Grenade, trouvèrent un subtil complément profane dans la version de *Guzman d'Alfarache*, le génial roman picaresque de Matteo Alemán, fondé sur la conception augustinienne de la grâce et du repentir, que Chappuys publia en français, dès 1600, un an à peine après l'édition originale espagnole. La bibliographie de Chappuys fait enfin apparaître d'étonnants succès de librairie, qui permettent de recomposer en termes moins scolaires le panorama des lettres françaises sous Henri III et Henri IV: les quelque neuf éditions en 18 émissions d'*Anacrise* (1580) traduit de Juan Huarte par exemple, celles de la traduction des *Colloques* de Mathurin Cordier, et surtout celles des *Leçons catholiques* de Panigarola, mettent en lumière, par contraste, le peu de succès ou du moins la dimension confidentielle et peut-être expérimentale des recueils narratifs et de certaines traductions d'ouvrages littéraires et philosophiques. Vue dans son

¹⁴ DE CAPITANI, *Un traducteur de textes italiens*, pp. 193-94.

ensemble, l'œuvre de Chappuys apparaît ainsi comme une œuvre au sens propre du terme, fût-ce celle d'un traducteur, jusque dans ses travaux personnels, dans son évolution et dans sa continuité, en élargissant la double perspective, narrative et italianisante trop étroite dans laquelle elle avait jusqu'ici été considérée, et qui, par un faux effet de perspective, a longtemps conduit à faire de quelques titres emblématiques la conséquence visible de l'*influence* italienne sur la culture française.

Si la différence entre Chappuys et Amyot est un argument topique de l'histoire littéraire, on pourra établir un parallèle entre la personnalité littéraire et les travaux de Chappuys et ceux de Belleforest, ainsi que l'avait suggéré Michel Simonin, mais aussi avec ceux de Loys Le Roy (1510-1577), dont la place exacte et l'importance demandent encore à être précisées, en dépit des monographies déjà anciennes de A. H. Becker (1896) et de W. Gundersheimer (1966). A bien des égards en effet, Le Roy, dont le nom même est absent de nombreux ouvrages de synthèse sur la période, illustre la difficulté que nous avons à comprendre aujourd'hui certaines formes particulières de l'activité savante à la Renaissance, comme d'apprécier justement le statut qui était reconnu à certains hommes de lettres ou qu'il convient de leur reconnaître dans les hiérarchies qui ordonnaient alors les langues et les savoirs. Écrite principalement en français, l'œuvre abondante de Le Roy se déploie en effet entre la philologie et la philosophie, sans se ranger dans les formes canoniques ou institutionnelles de l'une et de l'autre, vouée à un espace intermédiaire qui n'est pas non plus celui de la littérature tel qu'il s'est défini à partir des années 1540, mais celui de la vulgarisation et de la compilation. Dans le cas de Le Roy, cette difficulté se complique par une contradiction manifeste entre l'abondance d'une production de qualité, bien diffusée, reconnue et célébrée par ses contemporains (le traité

De la vicissitude ou variété des choses de l'univers, publié en 1576, fut l'un des rares ouvrages du XVI^e siècle en langue française à être immédiatement traduit en italien et en anglais) et d'autre part la modestie d'une carrière qui semble n'avoir été qu'une succession d'échecs, en dépit de la notoriété du savant «M. Regius». La véritable originalité de *Le Roy*, par rapport à Belleforest et Chappuys, tenait à ses compétences en grec et à sa collaboration avec des libraires érudits, Michel de Vascosan et Frédéric Morel, bien différents des libraires du Palais, mais guère disposés à mieux rémunérer les savants qui travaillaient pour eux. Ni clerc, ni magistrat, ni gentilhomme, mais fréquentant tout à la fois les milieux universitaires et la cour, *Le Roy* appartenait en fait au monde encore mal exploré de l'édition, et sa production variée a sans doute été orientée en priorité moins par ses intérêts propres que par les exigences de «politiques éditoriales» aussi attentives aux réalités économiques qu'aux demandes d'un public soucieux de comprendre son temps. Comme Belleforest et Chappuys, *Le Roy* fut associé à l'historiographie officielle de la Couronne de France; comme eux, il produisait à la demande traductions, compilations historiques, voire textes politiques et de propagande. Cette activité en fait est analogue à celle, bien connue, des polygraphes vénitiens, Lodovico Dolce, Tommaso Porcacchi ou Francesco Sansovino, qui jouèrent un rôle si important dans la vulgarisation des savoirs antique et la constitution d'un discours commun, philosophique, politique et moral en langue italienne.

La traduction de Giraldi: un essai de librairie

La traduction par Chappuys des trois *Dialoghi della vita civile* de Giraldi Cinzio n'a guère été étudiée depuis les quelques pages que Louis Berthé de Besaucèle leur avait consacrées en

appendice à sa monographie sur l'auteur ferrarais¹⁵. Par ses choix techniques et littéraires, son contexte éditorial, sa place dans la culture française de l'époque, elle illustre les enjeux de l'activité de Chappuys à un moment crucial de sa carrière. Avec les *Cent excellentes nouvelles* du même Giralaldi, il s'agit de sa première traduction publiée à Paris; ces deux œuvres sont liées à son établissement dans la capitale, seconde étape de sa carrière, et elles correspondent à la politique éditoriale d'un grand libraire du Palais.

L'Angelier a pu être considéré comme le principal libraire «italianisant» à Paris. Il avait bâti sa réputation depuis le début des années 1570 sur un catalogue composé en premier lieu de traductions de l'italien, d'abord des réimpression d'ouvrages plus anciens libres de droits, puis des ouvrages nouveaux, que lui procuraient des traducteurs occasionnels et un véritable traducteur de métier, Pierre de Larivey. Ce dernier publia chez lui, entre 1575 et 1581, plusieurs titres qui connurent un certain succès. Chappuys arrivait au bon moment à Paris, alors que Larivey, pourvu d'un canonicat à Troyes, s'était retiré de l'activité littéraire. D'une certaine manière, les ouvrages de Giralaldi traduits par Chappuys s'inscrivaient à la suite des traductions de Larivey: les *Cent excellentes nouvelles* se comprennent dans la continuité des *Facétieuses nuits* de Straparola, de mêmes que les *Dialogues philosophiques* pouvaient compléter *L'Institution morale* d'Alessandro Piccolomini. Ils constituaient précisément ce que L'Angelier recherchait alors, des nouveautés éditoriales, en l'occurrence des traductions d'un auteur italien pour ainsi dire inconnu en France, dans deux domaines qui intéressaient particulièrement le public qui fréquentait la boutique du Palais et qu'il cherchait à

¹⁵ Ce développement a fait l'objet d'une première version: J. BALSAMO, *Les «Dialogues philosophiques» traduits de Giambattista Giralaldi Cinzio et leur contexte français*, «Critica letteraria», 159-160 (2013), pp. 573-94.

compléter: d'un côté la fiction narrative en prose, de l'autre, la littérature de civilité, esquisse d'une littérature morale à la française destinée aux Dames et aux gentilshommes. C'est dans un même contexte que l'on peut également comprendre le choix d'une publication bilingue pour les *Dialogues philosophiques*. L'ouvrage se prêtait parfaitement à une utilisation didactique, sa leçon morale se complétant d'un exercice linguistique. Ce choix avait peut-être été déterminé par une suggestion de Chappuys lui-même, dont un libraire lyonnais avait donné quelques années plus tôt une édition bilingue du *Cortegiano*, qui renouvela le genre¹⁶. Reprenant cette suggestion, comme s'il avait voulu esquisser une nouvelle collection, L'Angelier publia quelques mois plus tard une édition bilingue de la *Fiammetta* de Boccace, procurée par le même Chappuys, qui proposait en un modèle de langue, adressé «aux nobles et vertueuses Dames», un roman sentimental qui était également un texte italien classique.

Les trois *Dialoghi della vita civile* de Giraldi avaient été publiés à Mondovì, en 1565 dans le cadre du recueil narratif des *Ecatommithi*, en tête de la seconde partie. La version qu'en donna Chappuys fut publiée au mois de septembre 1583. Le volume venait après la traduction du *Premier volume des cent excellentes nouvelles*, publiée au mois de juin, et elle précéda le *Second volume des cent excellentes nouvelles*, publié au mois de février de l'année suivante. L'ensemble connut une seconde émission — et nullement une réimpression ou une réédition, contrairement à ce que l'on a pu affirmer — à la date de 1584. L'ordre de publication des traductions de Giraldi s'explique aisément: Chappuys avait traduit le premier volume

¹⁶ N. BINGEN, *Le Maître italien (1510-1660). Bibliographie des ouvrages d'enseignement de la langue italienne destinés au public de langue française, suivie d'un répertoire des ouvrages bilingues imprimés dans les pays de langue française*, Bruxelles, Van Balberghe, 1987.

des *Ecatommiti*, puis les *Dialoghi* qui ouvrent le second volume, enfin la suite du second volume. Le privilège de l'ouvrage, daté du 9 septembre 1583, est distinct de celui qui couvre les *Cent excellentes nouvelles*, du 21 juin. Le document, qui garantit la diffusion commerciale, ne donne aucune précision sur l'initiative à l'origine de la traduction et la part respective du traducteur et du libraire dans ce choix. Il est probable, en relation avec ce que l'on connaît des pratiques de chacun d'eux, que l'initiative de traduire les ouvrages de Giraldi revenait à Chappuys, alors à Lyon, et que celui-ci aurait proposé ses textes *in progress* à L'Angelier, qui à son tour aurait pris en charge leur édition et leur diffusion. En 1583 en effet, Chappuys n'était pas un collaborateur du célèbre éditeur installé au «Premier pilier de la Grand'Salle du Palais». Il le devint, pour deux ans et sans exclusivité, à l'occasion de ses traductions de Giraldi, qui marquaient le début de leur association qui prit fin en 1588 avec la publication du *Secrétaire*. Les deux titres de Giraldi s'inscrivaient ainsi au point de rencontre de la carrière de Chappuys et la politique éditoriale de L'Angelier, comme des essais de librairie¹⁷. C'est en ces termes qu'il faut les comprendre: des œuvres de circonstance, des œuvres expérimentales et provisoires, qui ne portent pas leur propre fin, mais qui complètent des séries engagées et annoncent d'autres œuvres, dues à d'autres traducteurs. Les *Dialogues philosophiques* furent suivis par deux ouvrages de civilité traduits par Antoine Le Fèvre de La Boderie, le *Traicté de la noblesse* (1583), une traduction du *Nennio, nel quale si ragiona della nobiltà*, de Giovanni Battista Nenna, adressée aux «Vrais gentilshommes français», et

¹⁷ Les différentes émissions sont décrites par J. BALSAMO & M. SIMONIN, *Abel L'Angelier et Françoise de Louvain (1574-1620). Suivi du catalogue des ouvrages publiés par Abel L'Angelier (1574-1610) et la Veuve L'Angelier (1610-1620)*, Travaux d'Humanisme et Renaissance, Genève, Droz, 2002, n^{os} 85, 86, 109, 110, 111.

l'année suivante, le *Dialogue de la noblesse*, traduction du *Forno ovvero della nobiltà* du Tasse.

L'imprimeur des deux traductions n'est pas connu. Le format in-12 est original et constitue une quasi-nouveauté à cette date dans le catalogue L'Angelier. Ce format distingue le volume des *Dialogues philosophiques* de ceux des *Cent excellentes nouvelles*. Le texte est découpé en paragraphes, qui correspondent au sens et qui en même temps servent à assurer la correspondance approximative entre les deux versions en regard, la traduction française, d'un style moins concis que l'original italien, prenant plus de place sur la page. Le texte italien comporte des coquilles; Chappuys s'en expliqua dans l'avis au lecteur accompagnant l'édition de *La Fiammette*¹⁸. Les dernières lignes du texte français des *Dialogues* sont imprimées en petit corps, pour tenir sur la page 474, témoignant d'un mauvais calibrage ou d'une mesure d'économie, qui confirme que l'impression avait été faite en hâte, ou que pour ce coup d'essai, le libraire était déterminé à limiter ses coûts. On notera surtout l'absence de manchettes et d'une table. Tel quel, le livre n'était pas adapté au but didactique qu'il revendiquait, celui d'un ouvrage de morale, au contraire de la belle édition italienne soigneusement imprimée par Torrentino, avec un caractère raffiné, parfois difficile à lire, mais pourvue de ces manchettes si utiles, à la fois aides à la lecture et aides à la conceptualisation, permettant la mise des notions en «lieux communs». La traduction française reprend la totalité du texte italien; toutefois Chappuys abrège considérablement le prologue, résumant en quelques lignes, en français, la *cornice* des *Ecatommithi*, pour commencer, *in medias res* (p. 7 de l'édition italienne), avec l'évocation des

¹⁸ Sur cette question, voir J. BALSAMO, '*L'amorevolezza verso le cose Italiane*'. *Le Livre italien à Paris* ((1535-1610), Genève, Droz, 2015, pp. 32-37.

débats des philosophes concernant la vie civile. La traduction est littérale et suit des modes de traduire qui ont été bien étudiés¹⁹. Chappuys en particulier renonce à traduire les *canzoni* qui concluent les dialogues et les nouvelles «à cause qu'on ne peut leur donner en nostre langue la grâce qu'elles peuvent avoir en Italien». Cette pratique ressortit à la fois au système particulier du traducteur et à une conception plus générale de réticence à l'égard de la traduction des vers, réservée à des essais ponctuels. En revanche, les vers italiens non lyriques et non rimés de Giraldi, eux-mêmes déjà traduits de l'épître aux Pisons d'Horace, sont rendus en vers français (p. 130).

Les *Dialogues philosophiques* entre littérature de cour et littérature morale

Les *Dialogues philosophiques* furent dédiés au fils du duc de Guise, le prince de Joinville, alors âgé de 12 ans. Cette dédicace, datée du 16 septembre 1583, entre dans une explicite démarche de sollicitation et suit la topique du genre. Chappuys à vrai dire ne demande rien; il doit, dans une première étape, chercher à se faire connaître d'un personnage dont il n'est pas connu. Il se réclame ainsi de l'oncle du dédicataire, le duc de Mayenne, qu'il avait rencontré quelques années plus tôt à Lyon et à qui il avait alors présenté quelques poèmes en forme d'anagramme. Dans sa dédicace, Chappuys ne donne aucune justification de son choix, qui obéit à des raisons de prestige, sans mettre davantage en évidence un lien particulier, d'affinité ou d'intérêt, entre le dédicataire, l'auteur italien et le texte traduit. Au contraire même; reprenant un élément topique du genre, destiné à prévenir toute équivoque,

¹⁹ Voir BIDEAUX, in CHAPPUYS, *Les Facétieuses Journées*, pp. 153-63; DE CAPITANI, *Un traducteur de textes italiens*, pp. 89-115, en particulier, pp. 107-13.

il rappelle que si les *Dialogues* proposent une leçon morale et sont destinés à instruire la noblesse, le prince n'a pas à être instruit car il possède toutes les vertus que le livre cherche à former, de même qu'il a déjà reçu la meilleure éducation et la plus digne de son rang. Sur ce point aussi, Chappuys paraphrasait simplement une partie de la dédicace originale adressée au prince de Piémont, à qui Giraldi avait pris soin de préciser qu'il offrait ce texte, «*non già per aggiungere cosa alcuna alla reale educatione*»²⁰. Le dédicataire de l'ouvrage ne se confond pas avec son destinataire ni avec son lecteur; il assume la fonction de garant, son rôle est de protéger l'ouvrage de son prestige, de susciter un intérêt pour lui, fondé sur une forme de mimétisme social. Dans une autre dédicace, Chappuys rappelait que «voyant le titre d'un livre, on tourne incontinent le feuillet pour voir à qui on le dédie»²¹. La dédicace a un rôle fonctionnel; elle s'adresse à une personnalité plus qu'à une personne. Dans sa dédicace au prince de Joinville, Chappuys précisait l'objet des *Dialogues* et le lecteur réel auquel il était destiné: il en faisait un livre d'éducation pour la noblesse, à qui il le proposait comme un substitut économique au voyage de formation en Italie, à un moment de transition, avant la vague de critiques qui portera sur cette expérience²².

L'ouvrage original, sous le titre de *Tre Dialoghi dell'allevare ed ammaestrare i figliuoli nella vita civile* avait été composé par

²⁰ GIRALDI, *La Seconda parte degli Hecatommithi*, épître au prince de Piémont, f. ***3.

²¹ J. BALSAMO, *Les traducteurs français d'ouvrages italiens et leurs mécènes (1574-1589)*, in *Le Livre dans l'Europe de la Renaissance*, actes du XXVIII^e colloque international d'Etudes humanistes de Tours, Paris, Promodis, 1988, p. 122-32, en particulier p. 123.

²² Sur cette expérience, voir R. BADY, *L'Homme et son 'institution' de Montaigne à Bérulle. 1580-1625*, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1964; J. BALSAMO, *Le voyage d'Italie et la formation des élites françaises*, «Renaissance & Reformation», XXVII (2003), n. 2, pp. 9-21.

Giraldi vers 1550, avant d'être intégrés dans les *Ecatommithi*. Les interlocuteurs sont les personnages de la *cornice* et les narrateurs des nouvelles, Fabio, Lelio, Torquato, des gentilshommes romains. Réfugiés à Gênes, où ils attendent le navire qui devrait les mener à Marseille, ils passent le temps à deviser sur des questions morales, en compagnie d'un quatrième interlocuteur, le noble génois Giannettino Doria. Les deux premiers entretiens portent sur l'enfance et l'adolescence, et traitent de l'éducation; le troisième est consacré à l'homme d'âge mûr, au moment où il doit diriger sa vie selon un but, la perfection morale. À travers ses personnages, c'était pour l'auteur l'occasion d'une vulgarisation de la philosophie classique, un exposé détaillé des vertus selon le système canonique de l'éthique aristotélicienne, ordonnée en une célébration de la magnanimité. Cette vulgarisation toutefois n'était ni gratuite ni hors de propos dans le recueil des *Ecatommithi*. Les dialogues auraient «quelques rapports avec les dernières décades»²³ selon Besaucèle, en donnant en quelque sorte le cadre moral permettant l'interprétation des nouvelles. Le texte de Giraldi toutefois ne se réduit pas à un simple cours de philosophie; il s'affranchit du cadre scolastique pour s'orienter vers une tendance mondaine, plaçant dans l'honneur la véritable fin de l'action humaine. Les vertus qu'il prône sont les vertus héroïques et chevaleresques qui mènent à la gloire: la bonté, le pardon des injures ne viennent qu'après le culte de l'honneur; la chasteté même n'a de prix que parce qu'elle en est la sauvegarde. Tels quels, ils apparaissent comme une codification précise de l'éthique aristocratique des cours italiennes, parallèle à la codification poétique du genre du *romanzo* tentée par Giraldi au même moment. En outre, la version définitive du texte nuance cette

²³ BERTHÉ DE BESAUCÈLE, *J.-B. Giraldi*, p. 144.

synthèse de l'humanisme aristotélicien et de l'idéal chevaleresque en termes chrétiens, selon les décrets tridentins; l'ensemble du texte des *Ecatommithi* fut été révisé dans cette perspective. Les *Dialoghi* proposent en particulier une longue réflexion sur le libre arbitre, seul à même de garantir l'intention morale, ainsi qu'un développement sur l'ange gardien (p. 101). On notera surtout les nombreuses discussions concernant la violence et le contrôle de celle-ci, la réflexion critique sur le duel, la démythification de la vaillance guerrière au profit des vertus intérieures.

Comme tel, au risque d'estomper son originalité et les tensions qu'il porte, le dialogue de Giraldi a pu être rangé dans la longue suite, exprimée en termes de production éditoriale, des héritiers du *Cortegiano*, texte fondateur de la «*forma del vivere*» définissant le modèle social italien de la Renaissance²⁴. De façon plus générale, il peut être considéré comme une contribution au processus de civilisation mis en lumière par Norbert Elias, qui se développa à la Renaissance et dont le *Cortegiano* marqua une étape décisive. Mais en 1574, l'édition séparée des *Dialoghi* tout en confirmant l'identité du dialogue, faisait aussi apparaître une évolution et des limites, qui s'éclairaient par comparaison à deux autres avatars du dialogue de Castiglione: d'un côté, à la différence de l'*Istituzione di tutta la vita dell'uomo nato nobile* d'Alessandro Piccolomini, le passage de l'humanisme civil, synthèse d'aristotélisme et de platonisme, en héroïsme aristocratique et chrétien; de l'autre, un texte de vulgarisation philosophique qui s'affichait encore comme tel, au contraire de *La Civile conversazione* de Stefano Guazzo, publiée la même année, qui accomplit le passage au dialogue mondain.

²⁴ A. QUONDAM, *La Conversazione. Un modello italiano*, Roma, Donzelli Editore, 2007, p. 253.

Dans sa forme italienne originale, l'ouvrage de Giraldi ne pouvait connaître qu'une réception confidentielle en France et c'est précisément parce qu'il était peu connu, de même que les *Ecatommithi* dans leur ensemble, que Chappuys pouvait se proposer de les traduire. En passeur de textes avisé et perspicace, celui-ci, alors qu'il traduisait l'ensemble du recueil, isola les dialogues de leur contexte narratif pour en faire un livre séparé et il leur donna du même coup une visibilité particulière, en les inscrivant dans un mouvement intellectuel français diffusé par une production éditoriale spécifique, plus porteuse en termes commerciaux que la nouvelle facétieuse, et pour laquelle L'Angelier joua un rôle déterminant. De façon plus générale, les *Dialogues* prennent sens dans le contexte d'une philosophie morale en langue française qui se développe dans les années 1575-1580, à partir d'une initiative royale, sous le règne de Henri III, comme une tentative de répondre à la crise des valeurs civiles, conséquence des guerres civiles et religieuses: la violence publique, à l'œuvre dans la rébellion et les combats entre les différentes factions s'accompagnant d'une violence privée visible dans la vague de duels qui sévissait en ces années. Cette crise contribua au développement d'une littérature pédagogique, destinée à l'éducation de la noblesse, à la fois impliquée dans la rébellion et première victime des dérèglements liés à un culte perverti de la vaillance, un certain nombre de textes cherchant à donner une nouvelle définition des devoirs et proposaient une réflexion sur les passions et les vertus civiles, selon un syncrétisme combinant au cadre moral classique d'origine aristotélicienne et corrigé par Platon, une forte empreinte néo-stoïcienne, pour l'orienter progressivement selon une perspective chrétienne. Ce courant, conçu en ces termes et examiné pour la première fois de façon systématique par René Bady, a été assez bien étudié, même si la référence italienne, à l'exception de quelques généralités sur la

trattatistica de cour dans son ensemble reste mal connue; Giraldi en tout cas n'est jamais mentionné, ni pour lui-même ni en tant que source d'une œuvre française.

La version des *Dialogues philosophique* avait l'ambition d'offrir une contribution inédite à cette réflexion morale. L'essai de Chappuys péchait par deux défauts. Sa présentation, due à une élaboration éditoriale hâtive et médiocre, était inadaptée à un véritable propos pédagogique sans l'appareil critique et la disposition textuelle qui l'auraient rendu lisible et surtout utilisable pour la constitution d'une doctrine morale en forme de lieux communs. Il manquait surtout à la version de Chappuys la grâce et la variété d'une création originale, indispensables pour parler à la noblesse son propre langage. De ce point de vue, cette version pouvait souffrir de la comparaison avec les autres traductions d'ouvrages italiens de civilité publiés par L'Angelier, l'*Institution morale* de Piccolomini, le *Nennio* et *Le Dialogue de la noblesse*, mieux traduits par Larivey et par Le Fèvre de La Boderie, des traducteurs d'une tout autre autorité littéraire et savante, et quant au dernier ouvrage, dû à un auteur, Le Tasse, qui concentrait déjà sur sa figure malheureuse tout le prestige des lettres italiennes. Enfin, la forme même du dialogue, étroitement liée à un modèle littéraire italien, était en voie d'obsolescence, au moment où se développait la forme française de l'essai montaignien, présenté comme genre «noble». À partir de 1588, dans le catalogue L'Angelier, ce furent les *Essais* qui se substituèrent définitivement aux ouvrages de littérature morale à l'italienne.

Chappuys, Giraldi, Montaigne

Il ne semble pas que Montaigne ait connu les œuvres ni même le nom de Giraldi Cinzio, le neveu du Lelio Giraldi à qui il consacra en revanche un long développement (*Essais*, I, 34).

Son nom n'est pas davantage évoqué dans les études consacrées à la culture italienne de Montaigne, où la part ferraraise pourtant est importante. Même Hugo Friedrich, qui définit si précisément la relation de Montaigne à la science morale de son temps, ne le mentionne pas²⁵. Dans la table des références figurant dans l'édition municipale des *Essais*, Pierre Villey cite bien le titre des *Dialogues philosophiques* traduits par Chappuys, sans toutefois l'accompagner d'une référence précise au texte de Montaigne, et il ne reprit pas cette indication, dix ans plus tard, dans son étude aujourd'hui classique sur les sources des *Essais*²⁶. Toutefois, plusieurs rapprochements peuvent être faits entre les *Essais* et les *Dialogues philosophiques*, où l'on trouvera des développements similaires, concernant la vaillance, le duel, ou l'éducation des enfants.

Dans le célèbre chapitre «De l'institution des enfans», nourri de l'exemple paradoxal de sa propre éducation fondée sur un modèle que son père aurait rapporté d'Italie²⁷, Montaigne, alléguant Quintilien, proposait une éducation fondée sur une «severe douceur», destinée à la fois à donner le goût des lettres aux enfants par le plaisir et à former en eux un caractère généreux conforme à leur nature aristocratique. Il réfutait les pratiques brutales des régents des collèges, où

²⁵ H. FRIEDRICH, *Montaigne*, Paris, Gallimard, [1949] 1968.

²⁶ M. DE MONTAIGNE, *Les Essais. Tome quatrième. Les Sources des Essais et éclaircissements*, par PIERRE VILLEY, Bordeaux, Imprimerie nouvelle F. Pech, 1920, t. IV, p. xxxvi.

²⁷ M. DE MONTAIGNE, *Les Essais*, éd. J. BALSAMO *et alii*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 2007, p. 182; sur cette question, voir R. TRINQUET, *La Jeunesse de Montaigne*, Paris, A. G. Nizet, 1972, p. 206; Giraldi n'est pas mentionné parmi les modèles pédagogiques italiens qui ont pu inspirer l'éducation de Montaigne.

Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur presente à la vérité, qu'horreur et cruauté: Ostez moy la violence et la force; il n'est rien à mon advis qui abatardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endurez pas²⁸.

Dans la dernière rédaction de son texte, Montaigne allait amplifier la satire des collègues et d'une éducation à coups de fouet par un ajout probablement inspiré de la *Declamatio pueris statim ac liberaliter instituendis* d'Erasme, véritable source d'un art d'éduquer européen. Montaigne reprit le même argument dans un contexte et une intention quelque peu différents, celui des relations familiales du chapitre «De l'affection des pères aux enfans» (II, 8), l'un des plus marqués par la *trattatistica* italienne de la *civile conversazione*, en un dense réseau d'intertextualité, liant son argumentation à toute la culture classique et moderne. Dans un ajout de l'édition de 1588, il amplifiait un argument de sa démonstration consacrée à la possibilité d'une «amitié» entre père et fils; celle-ci ne pouvait être fondée que sur la raison et la douceur et devait exclure toute violence. Ces deux développements, rédigés à plusieurs années de distance, peuvent être rapprochés d'une argumentation des *Dialogues philosophiques* traduits par Chappuys:

Celuy donc auquel, après la nourrice, sera baillé la charge de l'enfant, usera de grande dextérité, à le duire et appeler à meilleurs mœurs, et laissera la rigueur et le battre, qui enduret plustost l'esprit de l'enfant, qu'il ne l'induit à ce à quoi il se doit induire: et la crainte servile, et indigne d'un esprit bien nai, que celuy qui le gouverne rudement, luy met en l'esprit avec les verges, luy fait avoir en haine ce qui luy doit estre enseigné, avant qu'il le cognoisse et l'aime²⁹.

²⁸ MONTAIGNE, *Les Essais*, 2007, p. 172.

²⁹ GIRALDI, *Dialogues philosophiques*, p. 60.

La publication des *Essais* étant antérieure à la traduction de Chappuys, Montaigne ne pouvait avoir utilisée celle-ci, si du moins il l'avait connue, que dans les derniers ajouts, à moins qu'il ne connût, ce qui est peu probable, le texte dans une édition italienne. Les rapprochements qui peuvent être faits correspondent à ce qu'au XVI^e siècle ont appelé des «rencontres», et sont liés à la pratiques d'une culture commune, à travers ses sources classiques et ses lieux communs. Dans son premier *Discours de l'Ire et comment il la faut modérer*, prononcés devant le roi à l'Académie du Palais, Guy de Pibrac rappelait que «Seneque veut qu'on commence dès l'institution des enfans, ne les laissant dresser par maistres coleres et violans»³⁰. Il mettait en évidence l'origine de cette conception et soulignait la primauté de la référence antique sur toute référence italienne, toujours conçue comme un simple intermédiaire vers les Anciens.

Le volume des *Dialogues philosophiques* est aujourd'hui assez rare, moins dans les fonds des bibliothèques du reste que sur le marché du livre³¹. Cette rareté relative ne permet pas d'inférer du tirage ni de la diffusion réelle. Le livre a eu lecteurs³². Il ne semble pas pertinent d'estimer la réception de la traduction de Chappuys en termes de succès ou d'échec.

³⁰ Cité par E. FREMY, *L'Académie des derniers Valois*, Paris, E. Leroux, p. 281.

³¹ Une trentaine d'exemplaires sont recensés dans les fonds publics: 18 de l'émission à la date de 1583 [Bordeaux, Chantilly, Dijon, Grenoble, La Rochelle, Paris (Arsenal, BnF, Mazarine, Sainte-Geneviève, Sorbonne), Reims, Valognes, Londres (BL, Warburg), Ferrare Ariosteia, Rome Casanatense, Ann Arbor], 11 de l'émission de 1584 [Coutances, Grenoble, Le Mans, Paris (BnF), Poitiers, Tours (disparu), Versailles, Manchester, Wahington DC Folger, Chicago Newberry, Madison].

³² L'exemplaire des *Dialogues* conservé à l'Arsenal, outre la marque du bibliothécaire Nyon, porte un ex-libris manuscrit de Claude Guiot.

COMMENT ESTIMER L'ŒUVRE DE GABRIEL CHAPPUYS?

L'ouvrage, replacé dans son contexte éditorial, avait valeur d'essai, au sein d'une production variée qui assura la notoriété et la carrière du traducteur, qui finit par obtenir l'emploi à la cour auquel il aspirait. Du point de vue de la doctrine qu'il proposait et de la diffusion de celle-ci, il n'avait de sens qu'en tant qu'ouvrage de vulgarisation, destiné à filtrer le legs antique en un discours commun. L'ouvrage de Giraldi, traduit en français, était parfaitement en phase avec le développement de la littérature morale sous le règne de Henri III, mais il était occulté par des effets de concurrence, à la fois au sein même du catalogue L'Angelier, et surtout face à des ouvrages français de même ambition, tels que les *Essais*, qui portaient avec plus d'agrément littéraire une nouvelle forme de conversation civile.

JEAN BALSAMO

Gabriel Chappuys a été le principal traducteur de l'italien et de l'espagnol des années 1575-1610. Son œuvre, riche de plus de 60 titres, est importante par la qualité des œuvres originales ainsi traduites et le rôle de médiateur culturel qu'elle a joué. Elle a contribué à la diffusion en France des romans de chevalerie, de la littérature courtoise, de la spiritualité tridentine. En revanche, ses qualités proprement littéraires sont médiocres. Faite souvent à la hâte, elle ressortit à une activité éditoriale de nature polygraphique, qui doit être jugée en fonction de ses implications commerciales. La traduction des *Dialogues philosophiques* de Giraldu, publiée en 1583-1584 par le libraire Abel L'Angelier, était ainsi destinée à prendre place provisoirement dans une collection d'ouvrages de civilité et de philosophie morale. Elle fut remplacée dès 1588 par les *Essais* de Montaigne, qui marquaient le triomphe d'une œuvre littéraire française originale, sur une traduction peu convaincante de l'italien.

Gabriel Chappuys was the most prominent French translator of Italian and Spanish in the years 1575-1610. His work consists of more than 60 titles. The quality of the original works gave its literary importance as cultural mediation: chivalric fiction, courteous behavior literature, tridentine spirituality found in Chappuys' translations an essential contribution to their diffusion in France. On the other hand its own stylistic qualities were on a lower scale. Chappuys' work has to be estimated as a mere editorial activity obedient to business demands. His translation of Giraldu's *Dialoghi filosofici*, published in 1583-1584 by the Parisian bookseller Abel L'Angelier was aimed to provisionally take place in a new collection devoted to courtesy and moral philosophy. It was soon out of fashion. In 1588, Montaigne's *Essays* took its place in the stationer's shop; on the same subject, it was the victory of a French original literary work on a less convincing translation from the Italian.

Articolo presentato in Marzo 2016. Pubblicato online in luglio 2016
© 2013 dall'Autore/i; licenziatario Studi giraldiani. Letteratura e teatro, Messina, Italia.
Questo articolo è un articolo ad accesso aperto, distribuito con licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 3.0
Studi giraldiani. Letteratura e teatro, Anno II, 2016
DOI: 10.6092 / 2421-4191 / 2016.2.7-30